

BUREAUX : RUE NAIN, 1.

Roubaix, Tourcoing :
Trois mois... 12 f.
Six mois... 23
Un an... 44

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

On s'abonne et on reçoit les annonces : A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1 ; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place ; A LILLE, chez M. Béghin, Libraire, rue Grande-Chaussée ; A PARIS, chez MM. Havas, Lafitte-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8 ; A TOURNAI, au bureau du journal l'Economie ; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Métrerie.

ROUBAIX, 1<sup>er</sup> MAI 1870

Les personnes qui, habituées au mouvement de la vie politique et à l'agitation des partis, ne se laissent pas impressionner aisément par le langage des orateurs des clubs et des journaux révolutionnaires, n'ont pu se défendre en ces derniers temps de quelques appréhensions pour le maintien de la tranquillité publique. On se demandait si au fond de ce désordre qui se manifestait dans les esprits, il n'existait pas d'éléments de troubles matériels qui pour éclater attendaient qu'une occasion, qu'un prétexte propice aux desseins de la révolution indigène ou cosmopolite. C'est donc, sans étonnement aucun, qu'est accueilli, en ce moment, la nouvelle d'une trame ourdie contre la paix sociale et dont les fils se rattacheraient à un complot menaçant la vie de l'Empereur. Il se confirme, ajouterons-nous, qu'un individu venant de Londres, avec l'intention d'assassiner l'Empereur, a été arrêté vendredi à Paris; ce n'est pas un militaire ainsi qu'on l'a dit d'abord; mais un jeune homme de 22 ans, porteur de papiers compromettants; deux autres arrestations ont eu lieu se rattachant à la première; plusieurs individus sont parvenus à s'enfuir. La police aurait découvert une assez grande quantité de bombes, de cartouches et de pécrite de potasse dont elle a opéré la saisie.

Le complot dont on s'entretient paraît ne pas être sans ramifications avec le complot déjà en instruction et au sujet duquel les journaux irréconciliables se sont égayés avec tant d'entrain. Jusqu'à quel point la Société Internationale est-elle compromise dans ces machinations ténébreuses; c'est ce que les investigations auxquelles l'enquête judiciaire se livre, avec une incessante activité, ne peuvent manquer de nous apprendre bientôt.

Il faut s'attendre à voir les organes de la Révolution sourire selon leur tactique habituelle, du sourire de l'incrédulité, aux détails dont la connaissance est aujourd'hui portée à l'opinion publique justement émue. Une conspiration quelconque, en pleine période plébiscitaire, est, ajouteront les irréconciliables, une si bonne fortune pour le gouvernement qu'on ne peut le croire complètement désintéressé dans la découverte de la chose. — Tout mauvais cas est niable, répondrons-nous, mais ce qu'on ne peut s'opiniâtrer à nier sous peine de s'exposer à être taxé de folie, c'est l'évidence des faits, et tout annonce que les incroyables d'aujourd'hui auront demain contre eux cette même évidence des faits.

EDMOND DUVAL.

Nous voudrions aujourd'hui parler de tout autre chose que des faits et gestes de M. Emile Ollivier, et agiter devant nos lecteurs la grave question de oui ou du non, mais le moyen!... On n'en a pas fini avec sa circulaire aux fonctionnaires de l'Empire que Son Excellence le garde des sceaux appelle l'attention

sur sa lettre aux bons habitants des campagnes, qu'il adresse pour la forme à ses amis, les électeurs du Var. Et lorsqu'on est en train d'examiner et de paraphraser cette élogie, cette pastorale, survient une seconde lettre aux bons habitants du Var, toujours — dans laquelle il débute ainsi : « Mes chers compatriotes, continuons à causer. » Le doux soleil de mai a inspiré au garde des sceaux cette bucolique où l'on trouve peu de politique, beaucoup de littérature et quelque bergerie. Les reminiscences classiques affluent à l'esprit à la lecture de cette fantaisie florissante : M. E. Ollivier les a appropriées et arrangées pour ses chers électeurs du Var. C'est de ce style que Despreaux s'adressait à son cher Antoine, qui, à vrai dire, n'était point son électeur :

Antoine, jardinier de ma maison d'Auteuil Qui diriges chez moi l'if et le chevreuil...

ou encore, — comme une bergère d'Idylle Cneille en un champ voisin ses plus beaux ornements.

Le poème des Jardins et les Géorgiques, La Fontaine et Horace, sont mis à contribution tout le long de la lettre de M. Emile Ollivier. Les allusions sont des plus faciles à saisir : Voyez plutôt ces flatteries à l'adresse des hommes des champs. — Ah! si les hommes des champs connaissaient leur bonheur!

Felices nimium, sua si bona norint Agricolas...

Mais non, ils ne le connaissent pas et il importe que M. Emile Ollivier leur apprenne ce qui manque à leur félicité : aussi leur montre-t-il l'Empereur « coupant le bois mort de sa Constitution, » — tout comme eux, vigneron et laboureur, taillent leurs vignes ou les folles branches de leurs oliviers. Aussi, les bons électeurs du Var de M. Emile Ollivier ont dû se pamer d'aise à ce rapprochement inattendu et inespéré entre les occupations de l'Empereur et les leurs. Et M. Ollivier devenant plus expansif, plus paternel après cette première effusion, repart de plus belle sur ce thème : C'est moi qui suis Colas, berger de ce troupeau, et le garde des sceaux semble se dire que les bœufs n'en laboureront pas plus mal, parce qu'il les excitera en bon français, ou les guidera en se rappelant les vers du poète latin :

Beatus ille qui procul negotiis Ut prispa gens mortalium, Paterna rura bobus exercet suis.

M. Emile Ollivier est trop académicien pour n'avoir pas saisi ce rapport entre la renaissance de la nature et celle de la Constitution, entre « le rajouissement de la Constitution » et la sève printanière et l'influence du renouveau à laquelle n'échappent point les arbres les plus vieux, les troncs les plus verrouillés.

Voici venues les premières asperges, la Constitution ne peut que reflourir, avec plus de sève que jamais. Cependant il importe, pour que cette Constitution soit durable et ne s'en aille pas avec les beaux jours, que l'on vote — oui — « avec un entrain patriotique » dans la semaine qui verra la lune rousse. M.

Ollivier continue : « Il y a longtemps que vous me connaissez. Parmi vous, plusieurs se rappellent mes discours lorsqu'ils débutent dans la vie, je parcourais vos campagnes. »

Sylvestrem tenui musam meditaris avena.

Nous nageons en pleine bucolique. « Je n'avais, en politique, qu'une passion, l'amour du grand et bon peuple de France. » Voilà, pour sûr, une reminiscence littéraire empruntée à la Pucelle d'Orléans. En même des doctrines de la révolution, il avait déjà entrepris son œuvre d'échenillage politique et essayé d'écraser le ver blanc de la démocratie. Vient ensuite une pastorale du meilleur style sur la situation malheureuse que les révolutions créent au travailleur.

M. Ollivier reprend le texte du plébiscite : « Oui, c'est la liberté; non, c'est la révolution. » Il appert des déclarations de M. le garde des sceaux, que le but du plébiscite est de se priver, autant que possible, du secours du parlementarisme. Déharrassés « des discussions constitutionnelles, des interpellations, » l'Empereur et ses ministres pourront s'occuper avec plus de sollicitude de la classe la plus nombreuse, ce qui revient à dire que nous pourrions bien aller revoir les doux rivages du régime personnel, ces rivages que nous quittons joyeusement, il y a quelques mois, duce gregeis Ollivier, pour partir à la découverte du pays de la liberté. Ah! les montons de l'Astrée ont du bon!

On est quelque peu blâmé d'entendre M. Emile Ollivier maudire les révolutions, dire qu'il les a toujours détestés, lui, l'ancien commissaire de la république; on est également surpris de lire les accusations dirigées contre le parti auquel M. Ollivier appartenait hier, lui, ancien cinq. Enfin, la conclusion de toute cette fantaisie de député-académicien-ministre, est que, aujourd'hui, la Constitution est jeune, elle est sauvée; M. Ollivier l'affirme et avec le bois mort qui git à terre provenant « des branches coupées », il fait des fagots destinés à chauffer l'enthousiasme du corps électoral. C'est bien le cas de dire, ou jamais, qu'il y a fagots et fagots.

Nous verrons, au 8 mai prochain, si la conclusion pleine de bonhomie, de laisser-aller, de familiarité même, de la lettre de M. le ministre, a été goûtée de ses électeurs et de ceux de toute la France. « Envoyez-nous une helle majorité. Je la recevrai comme un témoignage de votre affection, et mes forces pour vous servir en seront accrues: » Nul ne souhaite plus ardemment que nous que ce vœu final de la lettre du député du Var soit exaucé.

Nous avons reproduit hier une nouvelle lettre de M. Emile Ollivier à ses électeurs. Cette lettre est évidemment une réponse au manifeste rédigé par le comité de M. Thiers.

La réponse de M. Ollivier renferme deux idées capitales. Tous les hommes politiques, ou à peu près, distinguent, quand il s'agit de plébiscite, entre les plébiscites qui ont pour objet de décider entre plusieurs candidats ou prétendants,

d'arrêter, en des temps troublés, le choix d'une dynastie, — et les plébiscites qui auraient pour objet de modifier les institutions constitutionnelles d'une nation. Dans le premier cas, on comprend aisément que l'instinct, sympathique ou non, des populations suffise à les éclairer; dans le second, la réponse a de valeur, qu'en tant qu'elle est raisonnée ou qu'on peut la croire telle.

Peut-on croire que tous les électeurs de la France, et en particulier ceux du Var, — soient capables de se rendre compte des 50 ou 60 dispositions que renferme le sénatus-consulte? Une seconde erreur de la lettre de M. Ollivier est de méconnaître les principes les plus élémentaires du gouvernement représentatif. M. Ollivier semble trop ignorer que la forme représentative a été précisément adoptée pour permettre à ceux qui n'ont des choses politiques qu'un discernement instinctif peu éclairé d'exprimer leurs aspirations au moyen de représentants investis de leur confiance.

Nous ne voulons pas relever dans la seconde lettre de M. Ollivier à ses électeurs, certaines amertumes de langage, qu'il sera, nous n'en doutons pas, le premier à regretter. Nous craignons fort que le système du gouvernement direct exercé brutalement par des masses peu éclairées, ne soit préféré, à un moment donné, au système représentatif, par M. Ollivier lui-même.

M. Ollivier montrant à son passé, aux espérances qu'il a fait concevoir aux amis du régime parlementaire, si jamais cela se voyait en France.

CH. NURBEL.

Opinion de M. Guizot sur le plébiscite.

Le Journal des Débats publie une lettre de M. Guizot sur le plébiscite. L'ancien ministre n'aurait pas d'objection à formuler contre ce plébiscite s'il portait exclusivement sur les réformes libérales. Il regrette qu'on y ait mêlé des questions dynastiques et constitutionnelles. Néanmoins, il estime que les réformes opérées étant favorables au progrès régulier des libertés publiques, cette considération doit primer toutes les autres.

La lettre de M. Guizot se termine ainsi : « Je suis donc convaincu que nous pouvons et que nous devons voter avec reconnaissance et espérance le plébiscite qui énonce ces réformes, et qu'en agissant ainsi, nous faisons faire à notre patrie un grand pas vers le but de tout gouvernement national et éclairé, l'affermissement de l'ordre et le développement de la liberté par l'action efficace de la nation dans ses affaires et dans ses destinées. »

COMPLIT

Contre la

VIE DE L'EMPEREUR

Le complot que l'on vient de découvrir, par un hasard tout-à-fait providen-

ciel, est d'une gravité que l'instruction démontrera sans peine.

On soupçonne de nombreux compli-

ces qu'il faut découvrir à tout prix. C'est à cause de cela que nous garderons dans cette affaire une réserve excessive, tout en publiant chaque jour les détails les plus circonstanciés qui ne seront pas sujets cependant à entraver les recherches de la justice.

Voici les faits tels qu'ils se sont passés. Ils contrastent singulièrement avec tout ce qui a été dit jusqu'à ce moment. Hier, vers trois heures, un bruit des plus alarmants se répandait dans Paris. On venait, disait-on, de tirer sur l'Empereur pendant qu'il se promenait sur la terrasse du bord de l'eau. Ce bruit heureusement était faux, mais il avait pris naissance dans un fait des plus graves que nous allons rapporter.

Depuis quelque temps déjà, la police avait été avertie que des individus suspects étaient arrivés en France par le bateau de Southampton, mais qu'ils avaient perdu leurs traces au Havre.

L'un d'eux était surtout l'objet de ses observations, lorsque hier, à neuf heures précises du matin, des agents du service de sûreté arrêterent, rue des Moulins, un homme qui descendait de voiture devant une maison où il allait monter.

Conduit au dépôt de la préfecture, puis à Mazas, ce personnage, nommé B..., fut fouillé minutieusement, et l'on découvrit sur lui : 1° un revolver de précision chargé à six coups ;

2° un somme d'argent et une correspondance des plus compromettantes.

Cette correspondance contenait en outre tout un plan de conspiration. On a trouvé sur lui la carte de la femme chez qui il avait passé la nuit.

Interrogé à différentes reprises, B... donna le nom et l'adresse de l'un de ses complices.

On se rendit aussitôt chez ce dernier, domicilié à Belleville, où une minutieuse perquisition amena la découverte d'une caisse volumineuse remplie de bombes non chargées dont voici la description.

Il faut se représenter une sorte de disque aplati, formé de deux parties identiques rapprochées par un écrou. Le diamètre extérieur est de 13 centimètres, l'épaisseur est de 8 millimètres environ. Chaque bombe pèse à peu près 4 kilogrammes.

Le point où les deux parties superposées se rapprochent est percé de 18 trous, ayant un diamètre de 5 millimètres et pouvant permettre d'y adapter des cheminées de fusils, armées de capsules fulminantes. Quelques-uns de ces trous peuvent être destinés à laisser pénétrer une certaine quantité d'air; ce qui, paraît-il, double la force explosive des matières fulminantes dont la bombe doit être garnie. L'intérieur de ces dangereuses projectiles est évidé et garni de quatre petits tubes en verre, d'un centimètre de diamètre et de cinq centimètres de longueur, lesquels devaient être garnis de pécrite de potasse.

De l'un des trous de la bombe, sort un fort brin de fer dont la tête aplatie est retenue à l'intérieur, et dont l'extrémité

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 2 MAI 1870.

— 8 —

LES TRAQUEURS DE DOT

PAR

MM. A. DE PONTMARTIN ET FR. BÉCHARD

PREMIÈRE PARTIE.

IX

Alfred n'était recherché nulle part, mais il était regu partout. En le voyant s'acquitter en conscience, auprès des vieilles douanières et des riches mamans, de son rôle d'utilité, on lui pardonnait d'être inutile. Ces dames le chargeaient de louer des loges, de placer

des billets de concert ou de garder leurs chaises aux sermons de charité; elles lui permettaient de les accompagner chez leur couturière, de les appeler tout haut « ma cousine, » et elles se disaient entre elles : « Ce pauvre garçon ! Il faudrait bien songer à le marier... »

Au physique, il était blond, fade, le nez busqué, le front fuyant, les yeux glauques, mince, maigre, évidé, taillé pour la course. On ne pouvait le regarder sans songer à un chien lévrier. Nous savons maintenant quels lièvres il chassait.

Gontran de Montfrin, lui, était un de ces jeunes gens dont on dit : « Il serait superbe en uniforme ! » et que leurs amis appellent familièrement entre eux « le major ou le commandant. »

Fils de bourgeois de campagne, à qui d'assez importantes propriétés dans le département de l'Isère assuraient une honorable aisance, Gontran était entré à dix-neuf ans dans un régiment de spahis, y avait passé assez de temps pour devenir sous-officier et excellent cavalier, et s'était racheté du service, au bout de deux ou trois ans, pour venir à Paris.

Ce qui l'eût gêné, c'était son nom. Il s'appela Guignon par droit de naissance. Il décida qu'il s'appellerait de Montfrin par droit de conquête, du nom d'un village voisin des propriétés de son père.

A Paris, il eut une rencontre qui lui prouva qu'il avait bien fait de se débaptiser. Il retrouva un de ses anciens amis

du régiment, un de ces fils de famille que leurs parents envoient faire des semaines pour les punir d'avoir fait des dettes.

Celui-là était gentilhomme des pieds à la tête, admirablement posé et d'un caractère à se faire adorer de tout le monde. Seulement, à l'instant même où il se croisa avec Gontran sur le boulevard, il avait sur les bras un duel presque ridicule avec un quart d'agent de change, en l'honneur d'une demoiselle qui les trompait tous deux pour un comique des Variétés.

Il lui répugnait de compromettre ses intimes dans cette affaire assez mal engagée. La rencontre de Gontran lui parut un bienfait de la Providence. L'ex-sous-officier justifia sa confiance. Il mena l'incident, comme si le sang de tous les Montfrin eût coulé dans ses veines. Le quart d'agent de change recut gentiment un tiers de coup d'épée; la demoiselle partit pour Monaco; le vainqueur et son témoin tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Dès lors, ce fut, comme au régiment, une camaraderie qui ressemblait à de l'amitié. L'ami titré, riche et posé, présenta Gontran à son club. Il ne pouvait manquer d'être admis : personne ne le connaissait, et son parrain était aimé de tous les votants... Il n'y eut que des boules blanches.

Gontran était en veine; il avait quelque argent en poche. Comme le père Crével, de Balzac, il n'en fit ni une ni deux, et invita à dîner aux Frères-Provençaux

ses parrains et leurs amis les mieux lancés.

Le dîner fut excellent. L'amphitryon, de bonne humeur, se montra tout à son avantage. Il possédait cette belle prastance qui fait l'admiration du sexe faible, cette fatuité joyeuse dont personne ne songe à se fâcher, cette rondeur de manières à laquelle il ne faut que deux ou trois verres de vin de champagne pour ressembler à une élégante desinvolture, pétillante de saillies. Il eut autant de succès que sa candidature et son dîner.

Après le café, un garçon indulgent pour toutes les faiblesses humaines apporta des cartes. Sans être gris, les convives avaient la tête montée. Les parties les plus nerveuses ne commencèrent pas autrement. Gontran à qui son dîner devait coûter, à vol d'addition, une quarantaine de louis, pensa qu'une fois en train autant valait en risquer cinquante autres. Il prit la main et gagna du premier coup six mille francs.

Les pontes s'obstinèrent; un prince russe, rachitique et en quête d'émotions, improvisa des banquets fabuleux. A trois heures du matin, Gontran avait devant lui des liasses de billets de banque, des poignées d'or et des fétiches garantis par les meilleures signatures.

Alors il fut grand, chevaleresque, magnifique. Il tint tout ce qu'on voulait; il fit le possible pour racquitter deux ou trois joueurs qui semblaient chagrins de leur perte. Il resta à quatre avec la certitude d'avoir donné sept; il tira à

six, après avoir donné une figure. Ses mérites ne lassèrent pas la fortune. Bref, le lendemain matin, à dix heures, il avait gagné quatre-vingt-dix mille fr., et il était proclamé, par les perdants, le plus beau joueur de Paris.

Cette aventure fit du bruit.

Gontran devint un des héros de ce monde si souvent décrit, qui vit d'indulgence réciproque et où l'on se garde bien d'examiner de trop près l'état civil de son voisin, de peur d'avoir à subir le même contrôle.

L'argent si facilement gagné, il le dépensa avec une aisance de grand seigneur.

Les femmes, qu'il en fit profiter, le proclamèrent adorable et, ce qui vaud mieux dans ce monde-là, elles le déclarèrent millionnaire.

Pour monter encore un échelon, Montfrin, le « désenguignonné », voulut réaliser le rêve de tout sportsman doré par e procédé Ruolz, — avoir son nom inscrit sur le livre des paris à côté de ceux des grands éleveurs.

Avec l'argent du jeu, il acheta, non pas précisément un de ces chevaux historiques qui tiennent pendant des années, l'Europe attentive, mais un modeste sauteur. Ce sauteur, sauta si bien que Gontran, un beau jour, gagna un steeple-chase à la Marche. Il fut salué favori du turf, comme il l'était du tapis vert.

Dans ce tourbillon de prospérités, le Guignon avait disparu comme Romulus,